

LES ENFANTS DE LA CHANCE

D'APRÈS UNE HISTOIRE VRAIE



SYNOPSIS

Juillet 1942. Emmené à l'hôpital de Garches pour une jambe cassée, Maurice Gutman, 12 ans, évite de justesse la rafle qui va emporter sa famille. A l'hôpital, le docteur Daviel lui diagnostique une tuberculose et lui impose un long traitement. Et si cela n'était qu'une ruse pour éviter à Maurice d'être déporté ?

Maurice et huit autres jeunes pensionnaires vont vivre, avec le personnel hospitalier, une expérience inoubliable, faite de preuves d'amitié, de solidarité et de courage extraordinaire. Ce sont les enfants de la chance et leur histoire est vraie.

ENTRETIEN MALIK CHIBANE

Comment êtes-vous arrivé sur le projet de ce film ?

Le producteur Manuel Munz est venu à ma rencontre pour me parler de ce projet. Il avait vu mes films, dont *LE CHOIX DE MYRIAM*, réalisé en deux parties pour France 3, qui évoque les péripéties d'une famille algérienne, de 1961 à 1979. A la demande de Manuel, je suis allé rencontrer Maurice Grosman, aujourd'hui âgé de quatre-vingt-six ans, pour savoir si son histoire pouvait faire l'objet d'un long métrage. Maurice était un enfant juif, né de parents immigrés polonais dans la France occupée. Il échappa plusieurs fois à la déportation grâce à d'incroyables concours de circonstances. La vie de Maurice avait déjà fait l'objet d'un livre-témoignage (*N'HABITE PLUS A L'ADRESSE INDIQUEE* écrit en 2009 par François Taillandier, Editions de l'Archipel), et aussi d'un autre ouvrage, rédigé par lui-même, dédié à sa famille. Si ces deux écrits ont constitué une première base de documentation, j'ai très vite eu un sentiment de « déjà vu ». Nous sommes donc repartis de zéro et j'ai cherché un moyen d'insérer mon point de vue dans cette histoire vraie. Cette quête m'a pris un certain temps.

Pour bien raconter une histoire, il faut se sentir concerné. Or celle de Maurice Grosman semble, à priori, très loin de la votre ?

On en revient au point de vue. D'abord, je peux comprendre que ceux qui vivent la société française comme une juxtaposition de communautés hermétiques aux autres, ne comprennent pas mon investissement sur ce projet. Mais moi je suis né en France depuis un demi siècle, donc toutes les pages de sa mémoire collective me concernent, même les plus sombres!

Je veux aussi dire que Maurice Grosman et moi, avons des points communs fondamentaux : nous sommes tous deux parisiens, enfants d'immigrés et circoncis. Nous sommes aussi tous deux depuis longtemps supporters de l'équipe de France de foot : Kopa, Platini, Zidane ont compté pour nous !

En quoi l'histoire de Maurice Grosman vous a-t-elle tant touchée ?

Cette histoire a une force très émouvante. C'est le témoignage d'un homme vivant encore aujourd'hui, alors qu'il ne devrait pas l'être. En y réfléchissant, ce sont ces coups du hasard successifs, permettant à Maurice d'échapper à une destinée tragique qui m'ont interpellé. Une fracture pour éviter la rafle, cette fracture pour découvrir sa tuberculose osseuse, un faux plâtre pour le protéger d'une nouvelle rafle, une pénicilline frelatée pour soigner sa tuberculose, mais que, par miracle, on ne lui donne pas !

On parle de chance, de bonne étoile, d'ange gardien, on l'exprime avec ces mots car on est parfois sidéré de ces événements fortuits qui peuvent changer un destin. Je suis très sensible à cette notion de destinée, j'ai naturellement été touché par les

confidences de Maurice.

Comment avez-vous procédé pour élaborer le scénario ?

On a organisé des séances de travail pour reconstituer et analyser son histoire de 1942 à 1944. Mais assez vite, je me suis rendu compte que le plus intéressant, pour l'écriture du scénario était ce que Maurice me racontait après ces séances: En « off », en quelque sorte. C'était souvent des anecdotes, qui ne semblaient pas être d'une importance capitale pour lui, mais pour le raconteur d'histoires que je suis, étaient d'une valeur inestimable ! On a donc changé notre fusil d'épaule, et on a abordé des thèmes prédéterminés. Comme le rapport aux langues, qui est une problématique spécifique aux enfants d'immigrés. Maurice avait été élevé dans deux langues, sa langue maternelle, « intérieure » en l'occurrence le yiddish; et le français, sa langue « extérieure », (celle du pays où il vivait). A douze ans, quand son histoire d'« enfant de la chance » commence, il rêve en yiddish, mais communique en français. Au fur et à mesure des chocs émotionnels qu'il subit c'est sa langue maternelle, qu'inconsciemment il finit par oublier Pour devenir comme « tout le monde », et cesser ce va-et-vient épuisant entre deux cultures et deux modes de pensée. Notre cinéma a rarement eu l'occasion d'aborder cette problématique. Et pourtant elle est capitale. Ce choc des langues fait écho à l'enfant que j'ai été. Gamin, j'ai eu des copains qui, à la suite d'un violent traumatisme, un déménagement par exemple, ont perdu en huit jours leur langue maternelle. En faisant un film sur Maurice enfant juif d'immigrés, il m'était impossible de ne pas aborder ce problème de bilinguisme, qui m'est aussi familier... Sinon, mon film serait passé à côté d'une dimension essentielle.

Dans le film, vous accordez aussi beaucoup d'importance à la maladie dont souffre Maurice : la tuberculose osseuse.

Comme tous les adultes de ma génération, j'ai encore la trace sur mon épaule gauche, de mon vaccin BCG, qui a permis d'éradiquer la tuberculose, cette maladie dont Maurice Grosman souffrait dans sa forme « osseuse », à l'instar d'ailleurs d'autres enfants qui, à l'hôpital, étaient dans le même service que lui. A l'époque, la seule façon d'éliminer cette terrible affection était l'amputation. J'ai voulu raconter comment, avec plusieurs médicaments mis au point dans différents pays, dont les Etats-Unis et l'Allemagne, on en est venu à bout.

Plusieurs séquences abordent l'histoire de la lutte contre cette maladie : celle où le docteur Daviel explique à Maurice sa pathologie, celle de la livraison du médicament allemand mis au point pour la soigner, le Protosil, et celle où le docteur, après analyse de leurs radios, annonce leur guérison à certains enfants.

Cette histoire est d'autant plus passionnante à relater qu'elle est aussi pleine de paradoxes. Car certains lots du médicament mis au point et apporté par les Américains (la Pénicilline), s'avèrent frelatés, ce qui, hélas, fit mourir plusieurs enfants, dont le copain le plus proche de Maurice. En revanche, le Protosil allemand, dont, on voit, dans le film, une distribution faite par des officiers SS, en

sauva d'autres. Des «ennemis» qui sauvent des vies et des « alliés » qui, malgré eux, en suppriment... Cela prouve une fois encore que le monde n'est ni tout-à-fait noir ni totalement blanc, et qu'il faut se méfier des schémas manichéens et du politiquement correct.

Tout est vrai dans le film ? Vous n'avez rien inventé ?

Mis à part les scènes entre les enfants du dortoir de Maurice, la majorité des «fondamentaux» du récit sont authentiques, y compris, bien sûr, celui sur la pénicilline frelatée. Cela dit, j'ai pris quelques libertés pour les raconter. Par exemple : le jour de la rafle du Vél d'Hiv, Maurice était à l'hôpital. En écoutant des infirmières, il a compris que des juifs étaient embarqués, et il a pensé à ses parents. Pour des raisons dramaturgiques, j'ai imaginé que ce jour là, une ambulance le ramène chez lui, mais, devant sa porte, voyant des policiers arrêter ses parents, les ambulanciers ne vont pas s'arrêter et vont rouler jusqu'à Garches, permettant à Maurice d'échapper, une première fois, au pire. D'un côté, il y a la réalité, où un enfant « imagine » le pire et de l'autre, la fiction, où il le « visualise ». Mais sur le plan émotionnel, c'est pareil pour le petit garçon cloué au lit dans un espace clos.

Le seul personnage que j'ai vraiment imaginé, c'est celui de monsieur Clément, l'homme de ménage. Avec le comédien François Patissier, nous nous sommes amusés à penser qu'il avait sans doute fait 14/18, qu'il était sourd, un peu alcoolo, certainement vieux garçon, et qu'il était devenu le souffre-douleur des enfants. Qui, dans le film, ne vont pas en rater une avec lui! Monsieur Clément apporte une touche burlesque. Dans une œuvre qui traite de la barbarie, des séquences de fantaisie sont indispensables. Il faut du « rose » pour faire ressentir le « noir »!

Et le personnage de l'instituteur qui vient donner chaque semaine des cours aux enfants ?

De même que j'ai eu un instituteur à l'ancienne, du type IIIème République (Et ce qualificatif est pour moi un compliment !), cet enseignant a réellement existé. Maurice Grosman se souvient de ce jeune homme formidable qui était bénévole et probablement résistant puisqu' il a disparu lors de la libération de Paris en août 44. En plus de dispenser ses cours « classiques », il prenait le temps d'informer les enfants de ce qui se passait en France et en Europe. De cet instituteur, que le comédien Antoine Gouy (lui même issu d'une famille d'enseignants) a beaucoup enrichi, j'ai fait un des personnages clé de mon film, car, par son intermédiaire, j'ai pu y faire entrer la « grande Histoire ». Celle qui sans arrêt, de la rafle du Vél d'Hiv à l'arrivée des Américains, en passant par l'envahissement de la zone libre par les Allemands, a eu un impact direct sur la vie de Maurice.

Les films qui oscillent entre grande et petite Histoire sont un genre cinématographique à part entière que j'apprécie beaucoup en tant que spectateur et/ou réalisateur.

Malgré son sujet, votre film véhicule une incroyable vitalité...

Quand on est enfant, pour résister à la guerre, à l'Occupation, aux rafles, à la tuberculose et aussi à l'ennui, le jeu et la fantaisie sont indispensables. On s'émerveille d'être encore vivant, on joue, on rit et on donne aux événements les plus anodins une intensité rare.

L'enfance est un sujet universel et mettre en lumière cet aspect du témoignage de Maurice Grosman était essentiel. Des petits garçons qui passent deux années de guerre cloués à l'hôpital sont, à leur manière, des résistants.

Ils puisent dans leur imaginaire et s'inventent une autre réalité. Dans mon film, ils mangent des carottes en fantasmant sur leurs pâtisseries préférées, ils détournent une leçon de grammaire au cours de laquelle, pour la rime d'une chanson inventée, les chevaux deviennent des «chevals»; ils insufflent à un homme de ménage l'esprit burlesque d'un Charlie Chaplin ou d'un Buster Keaton... Bref, ils pratiquent la résilience sans le savoir. Si Maurice Grosman avait été un petit garçon déprimé, je ne crois pas qu'il aurait surmonté toutes ces épreuves.

Maurice inclus, ils sont onze dans ce dortoir d'hôpital où, certains, à cause de leur maladie, vont passer d'interminables mois, pour ne pas dire années. Comment avez-vous choisi les enfants qui devaient les incarner ?

Avec ma directrice de casting, Pascale Beraud, on en a auditionné une centaine, pour n'en garder que onze. Sans savoir du tout comment on les distribuerait. Exception faite du petit Néo qui par son air de « petit gibus », sa vivacité, son sens incroyable de la répartie et son irrésistible frimousse, nous a tout de suite permis de l'imaginer en Samuel. Mais pour les autres, on a d'abord beaucoup répété. Neuf mercredis de suite, on a emmené cette petite troupe dans une salle de danse de Bry-sur-Marne transformée pour l'occasion en dortoir, où on l'a faite jouer, se déplacer avec des béquilles ou des fauteuils roulants, interpréter aussi des rôles d'adultes. Pour jouer Maurice, j'ai choisi Matéo. Son jeu intense, son physique et surtout son extraordinaire capacité à lire des lettres à haute voix. Ce dernier point était capital pour moi, puisque dans le film, ces lectures ont l'importance d'une voix off ! En plus, Matteo nous a bluffés par son sens de l'écoute. Un jour, il est arrivé et nous a parlé en yiddish, alors que c'est Néo qui prenait des cours ! Matteo avait réussi à prendre l'accent rien qu'en écoutant son copain ! Impressionnant !

Ces séances de répétitions m'ont aussi permis de tester mes dialogues et de les réadapter en fonction de la personnalité des enfants. On faisait une pause goûter et on terminait par des « virgules musicales », en chantant avec un accordéoniste. Quand ils sont arrivés sur le plateau, tous les enfants étaient prêts. Ce travail de préparation a été essentiel pour la qualité et la créativité du tournage. Sur le plateau, même s'ils travaillaient, c'était comme une colo pour les gamins, entre les prises, ils jouaient aux cartes et au jeu de l'oie.-J'ai pu tourner sans problème toutes les séquences que j'avais prévues. Que ce soit le découpage et ou le cadre, comme sur le plan artistique et esthétique, le film ressemble vraiment à ce que je désirais.

La musique et les chansons ont une place importante dans le film...

La première chanson, celle du générique début, existe ! Je l'ai découverte en visionnant un documentaire puis réécouté un extrait sur You tube. L'histoire de la famille Blumenthal venant s'installer en France, sur un air déchirant joué à l'accordéon, cette chanson raconte la montée du racisme. Il m'a semblé qu'elle symbolisait bien l'ambiance du film. L'autre, celle du dortoir, je l'ai écrite moi-même en pensant au départ de Maurice à la fin du film. Je me suis inspiré de la chanson écossaise « Ce n'est qu'un au revoir » que l'on chantait toujours à la fin des colos. Adrien Beckermann l'a mise en musique, sur un accompagnement d'accordéon. On a eu de la chance, parmi nos enfants, il y en avait un, Maxime, qui jouait parfaitement de cet instrument. Il est incroyable, ce gosse ! Quand il joue, on dirait le « Kid » de Chaplin!

On sent que vos dialogues sont très écrits...

J'aime le verbe. J'aime les dialogues. J'aime, entre autres, le cinéma de Marcel Carné et les dialogues de Jacques Prévert. Et je suis très sensible à la beauté et la puissance de la langue. Alors, oui, tout ce qui est dit dans le film a été écrit, et répété. Il n'y pas d'improvisation. La bande du dortoir est une sacrée bande d'interprètes !

Pourquoi avoir choisi Philippe Torreton pour incarner le médecin ?

Tout d'abord j'apprécie énormément les comédiens de théâtre. Ayant travaillé avec Anémone, Fellag, Jackie Berroyer, Frédéric Diefenthal... Je reste admiratif devant leur capacité à incarner, à porter haut le verbe, en toute vraisemblance. Par exemple lorsqu'on a tourné la séquence de la deuxième rafle dans le dortoir en plan séquence, nous avons 7 pages de texte et des déplacements millimétrés Il n'y eut aucun problème grâce au vécu et l'expérience théâtrale de tous les interprètes. J'ai pu leur faire confiance car ils aiment les textes et servent des grands auteurs. Quand j'ai rencontré Philippe Torreton, j'ai immédiatement su-qu'il allait être « mon » médecin. Il a une présence d'une densité exceptionnelle. En plus, fait rarissime, il n'était pas focalisé sur son propre « personnage ». Lors de notre première rencontre il m'a constamment parlé... des rôles des enfants qu'il trouvait formidables. Il est entré immédiatement au service de l'histoire.

Quelle a été l'ambiance du tournage ?

Idyllique, sincèrement idyllique! C'est mon huitième film et c'est l'un de mes meilleurs souvenirs. Avec les enfants, tout est simple; on va à l'essentiel. On leur fait une proposition, et elle se matérialise sous vos yeux dans l'instant. S'ils ne sentent pas les choses, ils vous le disent. On en discute et on s'adapte. Je craignais un « coup de

mou » vu que nous avons tourné en sept semaines, mais à l'arrivée, ce furent les adultes, qui étaient épuisés, eux jamais !

Qu'éprouvez-vous aujourd'hui en regardant votre film ?

Le sentiment d'un travail accompli, qui aura représenté trois ans de ma vie ! Je suis content de voir que les enfants et les petits enfants de Maurice Grosman sont émus par mon film et retrouvent l'histoire de leur père et grand-père. J'espère que ce film pourra émouvoir, faire rire et réfléchir d'autres familles. Oui, faire réfléchir sur notre identité commune, et sur l'intégration qui, depuis la Révolution française et l'instauration du droit du sol, fait encore partie de notre actualité politique.

Grâce à ce film, j'espère avoir cerné et mis en scène les aspects funestes de la culture du bouc émissaire (d'hier et d'aujourd'hui).

Le citoyen que je suis est convaincu que la commémoration de la Shoah représente un bouclier qui protège du pire tous les enfants, les petits-enfants, les arrière-petits-enfants de toutes les immigrations. C'est pour cela qu'il ne faut jamais cesser d'en parler.

Entretien Philippe TORRETON

Pourquoi avez-vous accepté de participer à cette aventure ?

Ça va peut-être vous étonner, mais j'ai d'abord été touché par le fait que cette histoire met en scène des enfants qui passent un long séjour à l'hôpital. Peut-être parce que ça m'a rappelé une période de mon enfance : à l'âge de quatre ans, j'ai eu une appendicite qui a mal tourné et a dégénéré en péritonite, sur laquelle, en plus, j'ai eu la malchance d'attraper ce qu'on appelle maintenant une maladie nosocomiale. Résultat : deux mois d'hôpital ! Le souvenir de ces soixante très longs jours, vécus comme une punition douloureuse, explique sans doute que, lorsque Malik Chibane m'a fait lire son scénario, j'ai d'abord « flashé » sur les scènes qui concernaient la vie des enfants à l'hôpital. Elles m'ont tout de suite « parlé », d'abord parce que je les trouvais justes, ensuite parce qu'elles avaient été écrites du point de vue de ces enfants. Ce qui les rendait encore plus émouvantes.

Ce qui m'a vraiment décidé à participer au film, c'est qu'à travers le prisme de ces histoires d'enfants malades à l'hôpital, son scénario dénonçait les ignominies de cette période de l'Occupation et du régime de Vichy. Avec ses lois iniques qui encourageaient la police et la population française à dénoncer les juifs, au-delà même de ce qu'avaient demandé les Allemands. Je trouve qu'aujourd'hui, on ne parle plus assez de cette époque. Sans doute parce que ceux qui en furent les témoins directs sont très âgés ou décédés. De ce fait, j'ai le sentiment que beaucoup de jeunes ont oublié ce passé et, ne serait-ce que pour la pérennité des démocraties, je trouve cela dangereux. Il n'y a qu'à constater la remontée des pensées nationalistes dans presque tous les pays européens ! Alors oui, pour essayer de lutter contre cela, il faut continuer à faire des films qui rappellent à quoi ont pu mener, il n'y a encore pas si longtemps, le racisme et la xénophobie.

On connaît votre engagement de citoyen... Le fait que le réalisateur vous ait demandé d'incarner un médecin qui cache aux autorités la présence d'enfants juifs dans votre hôpital a-t-il pesé dans votre décision ?

Je comprends que vous me posiez la question. Mais franchement, non. Si Malik Chibane m'avait demandé d'interpréter le frère collabo, je l'aurais fait. Je n'assujettis pas mes rôles à mon engagement politique. Ce qui compte pour moi, c'est ce que raconte le projet auquel on me demande de participer. Quand un contenu m'agrée pour une raison ou pour une autre, qu'elle soit d'ordre moral, politique, ou simplement artistique, alors je dis banco ! Même s'il s'agit d'y incarner un salaud.

Quand j'ai joué Richard III de Shakespeare, dont le moins qu'on puisse en dire est qu'il ne fut pas un saint homme, ça a été pour moi une façon d'interpeller les spectateurs sur les dangers du « prêt à tout », même au pire, pour arriver au pouvoir.

En ce moment, je joue *LA RESISTIBLE ASCENSION D'ARTURO UI*. Sous couvert d'y démonter les méthodes de la mafia américaine dans les années 30, Brecht y dénonce, en fait, celles du III^{ème} Reich. Sa pièce, qui est une parabole sur la prise

de pouvoir du créateur du IIIème Reich - Arturo Ui étant en fait un truchement théâtral d'Adolf Hitler...- a une force accusatrice incroyable. D'où mon envie de la jouer et d'être Arturo Ui.

Jouer les salauds dans des œuvres qui les critiquent, est une des façons les plus efficaces de les dénoncer. Indirectement, cela relève de mon engagement citoyen et est pertinent par rapport à mes idées, à ce que je vis.

Cela dit, j'ai été heureux d'endosser, dans le film de Malik, le rôle de ce médecin, qui, dans sa manière d'exercer son métier, a protégé des enfants juifs. A travers lui, c'était pour moi comme rendre hommage à ceux qu'on appelle les Justes parmi les Nations, ces gens de tous métiers et de toutes origines qui, par leur cran et leur courage, ont sauvé des milliers d'enfants des camps de concentration.

Ce film est basé sur une histoire vraie. Celle d'un petit garçon juif qui a échappé au pire, grâce à un enchaînement incroyable de faits...Est-ce que le fait de jouer dans une histoire qui s'est réellement passé interfère dans la façon d'aborder son personnage ?

Pour certains rôles, c'est sûr, on se sent plus responsable car on ne veut pas trahir celui qu'on interprète. Mais dans le cas précis de ce film, non, ça n'a rien changé. J'ai empoigné le rôle, comme je le fais d'habitude, avec le plus de sincérité possible. L'histoire aurait été inventée de toutes pièces, je l'aurai quand même tournée. (Elle dit des choses tellement vraies, tellement plausibles sur cette époque...)

Vous avez tourné avec des enfants...Sont-ils des partenaires « faciles » ?

Cela dépend. Contrairement à *ÇA COMMENCE AUJOURD'HUI*, de Bertrand Tavernier où je devais dialoguer avec les petits d'une école maternelle, pendant des séquences parfois assez longues, je n'ai pas eu de problème particulier sur ce film. Le médecin que j'incarne et qui est, en plus, chef de service, donc quelqu'un de très occupé et d'assez absent, devait avoir, par sa fonction même, un rapport d'autorité avec les enfants. Je n'ai donc pas eu à tisser des liens très étroits avec eux **et tout s'est bien passé**. D'autant plus que tous ces gosses (dont aucun n'avait moins de douze ans) avaient été bien préparés. Ils savaient leur texte et avaient tous une belle énergie. Ce qui ajoutait au plaisir de jouer avec eux, j'avais l'impression qu'ils avaient bien conscience du film dans lequel ils tournaient. Ils savaient pourquoi ils étaient là. Aucun n'a fait le fiérot.

Selon vous, à qui s'adresse LES ENFANTS DE LA CHANCE ?

A tout le monde. Les scènes avec les gosses, qui en constituent l'ossature, ont été écrites à la hauteur des enfants, sans aucun surplomb, pour qu'elles puissent être vues, sans problème, par toutes les catégories de spectateurs, y comprise celle des enfants. Ce film est tout public. Et, sur un sujet pareil, c'est formidable, et rare.

Cette dernière question... Quand on regarde votre carrière, on s'aperçoit que, si le cinéma y a une place importante, celle du théâtre en occupe une encore plus considérable. Comment parvient-on à vous faire abandonner les planches pour le grand (ou petit) écran ?

Ah, mais c'est assez facile ! (Rires). Il suffit que le projet soit beau et fort et que bien sûr, je ne sois pas déjà engagé au théâtre. En ce moment, comme je joue Arturo Ui et suis pris jusqu'en mai. Mais pour après... Je suis open ! Récemment, j'avais donné mon accord pour plusieurs films. Mais ces derniers ne se sont pas faits, faute de financement.

Vous savez, je ne considère pas mon métier d'acteur comme un sacerdoce de moine. Le théâtre oui, bien sûr, encore et encore. J'adore ça et les joies qu'il me procure sont plus qu'immenses. Mais j'ai aussi des envies de cinéma. J'aimerais bien écorcher cette image trop souvent répandue de moi, qui est celle d'un acteur sérieux et politiquement engagé. Je sais que je peux faire rire. J'ai joué Cyrano, et à certains moments, son côté burlesque me faisait penser à Chaplin. Quand j'étais à la Comédie Française, j'ai joué l'Arlequin, dans la *SERVA AMOROSA*. Dans la salle, cela n'engendrait pas la mélancolie !

Je rêve qu'un réalisateur, ou une réalisatrice vienne me proposer un rôle totalement déjanté, où je serais méconnaissable. Aller dans l'exubérance et le délire...Oui, j'aimerais bien ça.

Texte de Maurice Grosman

Les juifs qui ont survécu à la Shoah ont tous une histoire à raconter. Tous, sans aucune exception. Et chacune de leur histoire est singulière. La mienne ne fait donc que s'ajouter à la leur.

La particularité de celle que j'ai vécue, est qu'en un sens, elle a été marquée par la chance. Ce qui ne m'a dispensé ni du chagrin, ni du désespoir.

Le 16 juillet 1942, lors de ce qu'on a appelé la Rafle du Vél d'Hiv, 10000 juifs ont été arrêtés dans Paris. Parmi eux, ma mère, mes trois sœurs et mon petit frère. Pas mon père, qui avait déjà été embarqué à Drancy au mois d'août 1941.

Mon premier coup de chance, c'est à un enfant antisémite que je le dois. Quelques jours avant la rafle, à la vue de l'étoile jaune qu'on avait cousue sur ma veste, et alors que je jouais dans la rue, il m'a donné un violent coup de pied qui m'a occasionné un traumatisme de la hanche. Il faut dire qu'à cette époque là, les galoches étaient en bois et quand on vous frappait avec, cela faisait mal ! Toujours est-il que cette lésion m'a valu d'être emmené à l'hôpital. J'y étais encore le jour de la rafle...

Mon deuxième coup de chance découle directement du premier. Quand les médecins ont examiné ma hanche, ils se sont rendus compte qu'en plus de mon traumatisme, je souffrais d'une tuberculose osseuse, ce dont personne, dans ma famille, ne s'était jamais aperçu. Cette maladie, dont beaucoup mouraient faute de médicaments efficaces, m'a valu d'être transporté dans un service de soins longue durée dans un hôpital de la grande banlieue parisienne.

Mon IIIème coup de chance, je le dois au médecin responsable de ce service. Je l'ai peu vu car il était très occupé, mais il m'a dit que, contrairement à l'obligation qui lui en était faite alors, il ne m'avait pas déclaré en tant qu'enfant juif. Ce qui témoignait, de sa part, d'une sacrée dose de courage...

Quand je suis arrivé à l'hôpital j'avais douze ans. J'y suis resté trois ans et demi, plâtré, sans pouvoir marcher, ponctionné régulièrement du pus qui se formait dans les os de ma hanche. C'était aussi handicapant que douloureux. Mais ce dont j'ai le plus souffert, c'est d'un terrible sentiment d'abandon. Je me sentais seul au monde et il faut dire que je l'étais. J'avais fini par comprendre que si mes parents ne m'écrivaient pas, c'est qu'ils étaient sûrement morts. Et je me demandais ce que, une fois guéri, j'allais devenir. J'étais si malheureux que, lorsque les amis ou les parents de mes compagnons d'hôpital venaient les voir et me montraient du doigt en demandant pourquoi je n'avais jamais de visite, et donc jamais le moindre gâteau ou bout de chocolat, je me cachais sous les draps. Et je pleurais. Oui, j'ai « éprouvé » le sentiment d'abandon. Et je peux vous dire qu'il fait plus souffrir que la douleur physique.

A la libération, quand j'ai eu quinze ans, on m'a envoyé dans un orphelinat. Je m'y sentais très seul aussi. Le seul ami que j'avais eu, et qui s'appelait Samuel, était mort. A l'hôpital, comme il souffrait du même mal que moi, on lui avait donné un tout nouveau médicament qui était arrivé d'Amérique, la Pénicilline, mais malheureusement, celle qu'on lui avait injectée était frelatée. Et il était décédé.

Dans cet orphelinat, je n'avais évidemment jamais de visite non plus. On avait voulu m'envoyer à la campagne travailler la terre, mais à cause de ma jambe, c'était impossible. Et un jour, miracle ! J'entends qu'on m'appelle et qu'on me demande de me rendre au parloir. Je m'y rends d'un cœur battant et qu'y vois-je, par l'entrebâillement de la porte, ma tante (la sœur de mon père) et son mari. Pendant l'Occupation, elle avait réussi à se réfugier en Suisse. Et à son retour en France, elle était parvenue à me retrouver. Ce fut, je crois, le plus beau jour de ma vie. J'ai couru vers elle en sanglotant et l'ai suppliée de me sortir de l'orphelinat. Ce qu'elle a fait. Ma vie d'homme a commencé. J'ai réappris à vivre et aussi à parler le yiddish, que j'avais sans doute involontairement oublié pendant toutes ces années de solitude.

Quand le producteur Manuel Munz m'a contacté pour faire un film de mon histoire, j'ai été surpris. Méritait-elle d'être portée à l'écran? Certaines histoires avaient été beaucoup plus tragiques que la mienne. Moi, dans mon malheur, j'avais eu de la chance. Contrairement à d'autres enfants juifs, grâce à ma maladie, je n'avais pas été déporté et j'avais pu passer toutes ces années d'Occupation, nourri et au chaud dans un lit. Mais Manuel Munz m'avait expliqué que justement c'est le facteur « chance » de la mienne qui en faisait sa singularité. J'ai fini par accepter.

On a beaucoup travaillé avec le réalisateur Malik Chibane. Durant la période où on préparait le film, j'ai loué tous les jours son grand sens de l'écoute, et aussi sa façon si subtile de me faire remémorer des souvenirs que j'avais enfouis, volontairement sans doute, pour parvenir à retrouver une forme d'insouciance. Grâce à cela, cette histoire qui était la mienne, Malik a réussi, je crois, à la restituer avec une infinie sensibilité et une grande imagination.

Aujourd'hui, ce long métrage qu'il a intitulé LES ENFANTS DE LA CHANCE sort sur les écrans.

En le visionnant, d'autres souvenirs me sont revenus et je n'ai pas pu m'empêcher de pleurer.

J'espère que ce film expliquera aux enfants de ce nouveau siècle, ce qui s'est passé pour les Juifs pendant la guerre, et que personne, au moins au début, ne pouvait soupçonner : à savoir la mort pour les déportés.

Maintenant, nous, les Juifs, avons un refuge : l'Etat d'Israël. Et cela change tout. Nous ne subirons plus jamais la Shoah.

Maurice Grosman

Liste Artistique

Docteur Daviel	Philippe TORRETON
Véronique	Pauline CHEVILLER
Maurice	Matteo PEREZ
Samuel	Neo ROULEAU
Charles	Antoine GOUY
Lucien	Eliott LOBROT
René Le Roux	Baptiste UHL
René Le Brun	Camille LOUBENS
François	Ange LANFRANCHI
Michel	Jules RIGAULT
Louis	Maxime ROHART
Luc	Maxence SEVA
Raymond Daviel	Mathias MLEKLUZ
Petit Luc	Jaouen GOUEVIC
Jean	Vincent ODETTO
Marcel	Anthony BAJON
Tante Regina	Anne CHARRIER
Monsieur Clément	François PATISSIER

Liste technique

Réalisateur	Malik CHIBANE
Scénario	Malik CHIBANE
Producteur	Manuel MUNZ
1 ^{ER} Assistant mis en scène	Olivier BERLAUD
Scripte	Elise ROMESTANT
Casting rôles	Pascale BERAUD
Directeur de Production	Gilles LOUTFI
Régisseur Général	Sébastien DELEPINE
Directeur de la photographie	Lubomir BAKCHEV
Photographe de plateau	Arnaud BORREL
Chef opérateur du son	Nicolas BASSELIN
Créatrice de costumes	Anne DAVID
Chef maquilleur	Michelle CONSTANTINIDES
Chef coiffeur	Anouk GREDOIRE
Chef décorateur	Olivier JACQUET
Chef électricien	Lucilio DA COSTA PAIS
Chef machiniste	Stéphane CANDIA
Chef monteuse	Stéphanie PELISSIER
Chef monteur son	Arnaud ROLLAND
Mixeur	Martial DE ROFFIGNAC
Compositeur de la musique originale	Adrien BERKERMANN